

---

À propos du concept de *Turning Point*<sup>1</sup>

Andrew Abbott

Dans un article majeur, John Goldthorpe [1997] a avancé trois arguments à l'encontre de ce qu'il appelle l'approche « par les cas » dans la macrosociologie comparative. Premièrement, il développe l'idée selon laquelle les problèmes posés par le petit nombre de cas sont tout aussi importants dans l'approche par les cas que dans l'approche par les variables. Deuxièmement, il affirme que le problème de Galton (c'est-à-dire l'impossibilité de distinguer l'hétérogénéité et l'effet de diffusion dans la plupart des données empiriques) se pose de manière identique dans les deux approches. Troisièmement, il assure que l'approche par les cas ne donne pas un meilleur accès à l'intérieur de « la boîte noire » des causes ; si les cas éclairent le schéma causal, ils ne permettent pas de généraliser ; s'ils généralisent, ils ne le font pas mieux, et ils le font souvent moins bien que l'approche par les variables<sup>2</sup>.

Les arguments de Goldthorpe sont clairs et il les affirme avec une certaine magnanimité [Lieberson, 1992]. Mais il a choisi une cible facile. En effet, la critique réelle de l'approche par les variables ne vient pas de l'approche par les cas mais plutôt d'approches qui caractérisent le processus social par des agencements de singularités complexes. En évitant cette

---

1. Traduit de l'anglais par Bernard Convert et Catherine Négroni. Références de l'article original : « Turning Point » [Abbott, 2001, chap. 8].

*Note de l'auteur* : Cet article a été écrit dans le cadre d'un symposium sur le comparatisme en recherche, comme une réponse à l'article de Goldthorpe. Depuis mon travail est orienté vers celui de Goldthorpe. J'ai laissé dans cette version les premiers éléments qui structurent l'article, ils sont une réponse à sa critique tout en éclairant son propos. Je pensais solliciter Frédéric Engelstad pour écrire ce papier qui a été l'un des premiers à réfléchir sur ces questions, notamment avec son ouvrage [Engelstad, 1997].

2. Les aspects techniques du problème de Galton sont vus par [Tailbeson, 1974] et [Loftin et Ward, 1981].

autre critique, Goldthorpe oriente sa discussion vers la vieille et familière opposition entre idéographie et nomothétie, discours et chiffres.

Mais les approches par les variables que Goldthorpe défend ne se présentent pas comme le seul moyen de généralisation du processus social. Elles n'en constituent qu'un parmi beaucoup d'autres. Elles cherchent à comprendre le social en développant des transformations linéaires à partir d'un espace à plusieurs dimensions (les « principaux effets » et parfois les interactions entre eux) qu'elles ordonnent selon une seule dimension : la variable dépendante. Si cette transformation produit une bonne approximation de la dimension dépendante, alors les variables indépendantes sont dites « expliquer causalement » la variable dépendante.

Cette stratégie – qui consiste à réduire à une seule dimensionalité l'espace des données – n'est utile que si l'espace des données présente une densité plus au moins uniforme. Il est alors nécessaire d'avoir un modèle général qui s'applique à l'ensemble de l'espace des données et qui est plus ou moins le même partout dans cet espace. Mais la plupart du temps, l'espace des données ne présente pas cette uniformité. Au contraire, généralement, la plupart des combinaisons possibles des valeurs des variables ne se produisent pas. Souvent, la réalité sociale présente plutôt de très fortes associations locales de variables, les données s'agglomérant dans l'espace de données, et ceci même quand on mesure de faibles valeurs d'association globale par exemple avec les coefficients de corrélation de Pearson [Abbott, 2001, chap. 5].

Si la plupart des choses qui pourraient arriver n'arrivent pas, nous ferions donc mieux d'essayer d'abord de mettre en évidence les agencements locaux de données et, seulement après, de chercher des régularités entre ces configurations locales. C'est pour cette raison notamment que ce sont les analyses de grappes ou de niveaux, et non pas les analyses de régressions, qui dominent les sciences de la finance – les recherches sur les marchés – où le but est de trouver, de comprendre, et d'exploiter des schémas locaux de relations entre données solides. Car ce sont des méthodes qui cherchent des agrégations et des partitions de données et qui ne cherchent pas du tout à mettre en évidence des transformations générales. Autrement dit, les méthodes de *clustering* et de *scaling* cherchent à décrire les données en mettant en évidence des régularités locales multivariées plutôt qu'en essayant de sélectionner une seule dimension en procédant par élimination.

Par conséquent, la véritable alternative à l'approche par les variables de Goldthorpe n'est pas l'approche par les cas, mais ce que j'appellerai, faite de mieux pour l'instant, « une approche par les configurations (*patterns*) ». L'approche par les configurations commence par établir des configurations locales entre les variables avant d'entreprendre de généraliser. Ces confi-

gurations préliminaires sont des singularités complexes : des agrégats de cas qui ont à peu près les mêmes valeurs pour beaucoup de variables. Dans l'approche par les variables, on ne cherche pas à mettre en évidence ces singularités complexes, mais plutôt à généraliser immédiatement sur la base de variables qui sont appréhendées comme strictement indépendantes les unes des autres (c'est-à-dire, comme effets principaux). Par contraste, les approches par les configurations utilisent les variables pour définir des types. Puis elles vont chercher des configurations générales parmi les types ou bien mettre en relation les types les uns aux autres. Comme je l'ai déjà noté, cette procédure est la plus utile quand la plus grande partie des données s'amalgament autour de quelques types et qu'une grande partie de l'espace des données est plus ou moins vide. (C'est une question empirique, et que l'on peut aisément tester par des méthodes simples.) Dans ce cas, on a intérêt à définir d'abord les associations locales.

Notons que ces associations locales n'ont pas besoin d'être transversales. Ce qui veut dire qu'elles n'ont pas besoin d'être des agrégats dans un espace de données transversal. Elles peuvent également être des schémas de succession de valeurs d'une ou plusieurs variables. Dans le sens le plus simple, un schème autorégressif est une configuration de ce type. Dans un sens plus complexe, toute succession ordinaire de valeurs d'une variable (en fait toute succession ordinaire de valeurs de plusieurs variables différentes) pourrait être une telle configuration.

C'est là que nous arrivons à un « narrativisme sociologique » comme l'appelle Goldthorpe. Plus loin dans son article, Goldthorpe affirme que « pour toute espèce de macrosociologie, [...] l'histoire restera toujours une catégorie nécessairement résiduelle ». Une note de bas de page à propos de cette remarque souligne les inquiétudes de Goldthorpe :

Et je doute que la tentative apparemment la plus aboutie jusqu'à maintenant (de dépasser la distinction entre sociologie et histoire) par le *narrativisme sociologique*... réussisse mieux. Bien que l'on puisse trouver louables les efforts comme ceux d'Abbott [1992a, 1992b] pour établir des analogies entre les comptes rendus narratifs et les explications causales, il subsiste toujours des différences de base qui doivent être reconnues entre les types de narrations qui peuvent être mises en œuvre. Par exemple, on peut comprendre la théorie du choix rationnel en termes de narrations – mais celles-ci, par contraste avec les récits historiques, ont un caractère général plutôt que spécifique, prennent place dans un temps analytique plutôt que dans le temps réel, et sont implicatives plutôt que conjonctives dans leur structure [Goldthorpe, 1997].

Je suis moins intéressé ici par la relégation de l'histoire comme catégorie résiduelle proposée par Goldthorpe que par le fait qu'il reconnaît que les configurations narratives régulières sont en fait un moyen raisonnable de généraliser à propos du processus social. Ce qui signifie qu'il admet ici la possibilité d'une approche basée sur les configurations pour analyser

le social dans des séquences temporelles, ou, comme j'ai coutume de les appeler, des « configurations narratives<sup>3</sup> ». Sa dernière phrase attire utilement l'attention sur certains aspects des configurations narratives. Nous voulons les généraliser (ainsi que je le développe en fait dans les articles auxquels Goldthorpe se réfère). Nous voulons qu'ils prennent place dans une temporalité plus flexible que celle de l'horloge. (Goldthorpe insiste sur des temps purement abstraits ce qui réduit les configurations à de simples successions ; aussi nous devons retenir la possibilité de configurations impliquant la durée.) Et nous avons le sentiment que ces narrations sont « coercitives » au sens où, au-delà d'un certain point, elles induisent un dénouement, un résultat. (Ce dernier point est mon interprétation de ce que Goldthorpe signifie par « étant plus implicatives que conjonctives dans leur structure. »)

Dans cet article, je voudrais reprendre ces questions de la finalité, de la certitude, et du résultat implicatif. Je conçois cette finalité comme partie intégrante d'une question plus large qui est celle des *turning points* dans les configurations narratives. Penser qu'après un certain point un récit devient coercitif ceci revient à penser qu'un *turning point* a eu lieu, que nous sommes sortis d'un schéma antérieur pour entrer dans une nouvelle trajectoire. On évoque les *turning points* à la fois dans l'analyse qualitative et dans l'analyse quantitative en sciences sociales. Mais nous manquons d'une analyse sérieuse à leurs propos. En fait les métaphores de la « trajectoire » et du « *turning point* » avec lesquelles je viens de les conceptualiser pourraient être complètement trompeuses. Je voudrais par conséquent reprendre les propriétés logiques et formelles du concept de *turning point*.

Je commencerai à titre d'illustration par donner quelques références à la littérature qui emploie le concept de *turning point*. Puis je discuterai des analogies mathématiques du *turning point* et je développerai l'idée de concept narratif. Cela me conduira à une discussion qui mettra en relation les *turning points* avec les trajectoires et qui développera une approche sociostructurale du *turning point*. La deuxième partie de l'article portera sur deux problèmes particuliers à propos de la théorie du *turning point* : celui des futurs multipliés et celui du changement instantané. L'essentiel

3. Quand j'ai commencé à parler de l'analyse des modèles sociaux séquentiels dans le début des années 1980, le mot « narration » n'était pas alors à la mode comme il le sera par la suite. À partir de là, j'ai (un peu par paresse) utilisé le mot aussi bien lorsqu'il renvoyait à des faits vraiment arrivés que lorsque ces faits étaient racontés, en précisant à quel sens je me référais quand c'était nécessaire. Malheureusement le mot « narration » est devenu complètement assimilé à ce que les Français appellent le *discours*, le fait de raconter une histoire. Tout au long de cet article, j'utilise la notion de « configurations narratives » qui renvoie aux régularités effectives dans le processus social, et appréhende toute la question du discours et de la représentation de ces régularités comme si cela ne posait pas problème. C'est, bien sûr, une hypothèse radicale, mais nécessaire pour atteindre les buts que je me suis fixé ici.

de la discussion sera conclu par une théorie de la contingence multiple et du changement social non attendu.

#### LE CONCEPT DE *TURNING POINT*

En sociologie, le concept du *turning point* est assez ancien [Hughes, 1971]. Il a connu ses applications majeures dans les études sur le parcours de vie. Le texte très souvent cité de Elder [1985] décompose le parcours de vie en « trajectoires et en transitions ». Les trajectoires sont des séquences, interreliées et interdépendantes, d'événements dans les différentes sphères de la vie. Les transitions sont tantôt des étapes à l'intérieur de trajectoires régulières, tantôt des changements radicaux. « Certains événements », dit Elder, « sont des *turning points* importants de la vie – ils réorientent notre route ». L'idée que les *turning points* viennent interrompre des configurations régulières a été le point de vue majeur développé par la littérature sur les parcours de vie ; auparavant le parcours de vie était conçu comme un « cycle de vie » régulier, un concept que l'on peut faire remonter au concept d'histoire naturelle de l'École de Chicago [Elder, 1985, p. 35]<sup>4</sup>.

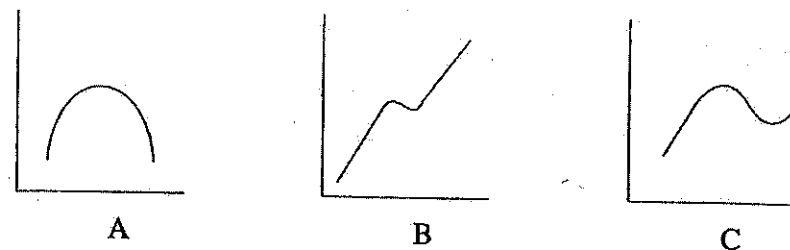
Bien que la littérature sur le parcours de vie soit ma pierre de touche ici, des arguments similaires ont été avancés ailleurs, par exemple en criminologie. Sampson et Laub [1993] avancent que les *turning points* jouent un rôle central, en engageant les délinquants dans ou hors des trajectoires qui les conduisent à aller plus loin dans la criminalité. Mais le *turning point* n'est pas simplement un concept de la littérature sur les histoires de vie ni même un concept sociologique. En sciences politiques, les *turning points* ont été étudiés dans les études sur les réajustements politiques et les élections critiques. En économie appliquée, les études sur les cycles économiques et autres régularités économiques ont conduit à des analyses plus larges des *turning points*. En histoire des sciences, le concept de révolution a été central pendant des dizaines voire des centaines d'années<sup>5</sup>.

4. Sur l'histoire naturelle [Park, 1927]. Pour un point de vue critique sur le concept de parcours [O'Rand et Krecker, 1990].

5. Sur le réajustement politique [Lasser, 1985]. Une littérature importante existe sur les « élections cruciales » [V.O. Key, 1955 ; Burhnam, 1970 ; Clubb, Flanagan et Zingale, 1981]. Par exemple dans l'économie appliquée [Chaffin et Thalley, 1989 ; Zellner, Hong et Min, 1991]. Concernant la révolution scientifique [Kuhn, 1970 ; Cohen, 1985]. La littérature sur les révolutions politiques est si importante et si répandue que je ne donnerai pas de références. Les antécédents historiques du concept de révolution sont repris par Cohen [1985, ch. 4], plutôt la dimension historique que le concept de révolution. L'idée d'un *turning point* majeur, révolutionnaire dans l'histoire, renvoie en fin de compte à celui de la chrétienté [Collingwood, 1946, p. 99 et suivantes]. En effet le concept de *turning point* que je développe plus loin dans cet article – transitions brutales entre différents régimes – renvoie à l'image de Paul du *turning point* de l'incarnation comme séparant la période de la rédemption de celle de la loi (AV Galates 3 : 23-24).

Pour rendre compte d'un concept de *turning point* qui sous-tendrait ces différentes littératures, le plus simple est de commencer par des concepts issus des mathématiques. Imaginons une fonction continue simple de  $x$ . Un *turning point* est le point maximum ou le point minimum sur cette fonction, le point où la pente de la courbe change de sens (en pratique, c'est la définition opérationnelle du *turning point* donnée dans la littérature en économie appliquée) [Zellner, Hong et Min, 1991].

FIGURE 1



Cependant, nous n'aurions pas imaginé deux changements semblables s'enchaînant rapidement comme quelque chose de plus qu'une petite ondulation dans une tendance générale stable. Mais si les deux changements étaient issus l'un de l'autre, on verrait l'ensemble de la courbe comme divisé en trois segments séparés par deux *turning points*.

Cet exemple simple, illustré par la figure 1, saisit un des aspects les plus importants du *turning point*. Le concept de *turning point*, est dans le vocabulaire de Danto, un « concept narratif<sup>6</sup> ». Autrement dit le concept se réfère à deux points dans le temps et non à un seul. Ce qui fait qu'un *turning point* est un *turning point* et non une banale ondulation, suppose qu'un temps suffisamment long se soit écoulé « dans la nouvelle orientation » au point qu'il soit devenu clair que la direction a véritablement changé.

Avant que la foi vînt, nous étions enfermés sous la garde de la loi, en vue de la foi qui devait être révélée. Ainsi la loi a été comme un pédagogue pour nous conduire à Christ, afin que nous fussions justifiés par la foi. La foi étant venue, nous ne sommes plus sous ce pédagogue.

La description de Paul du *turning point* est la même (AV. Corinthiens 13, p. 11-12) :

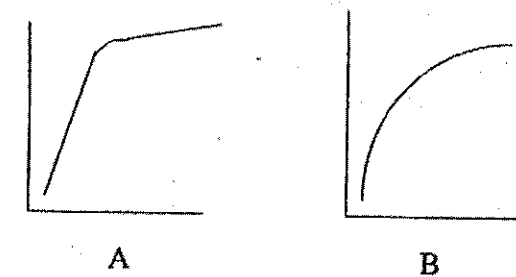
« Lorsque j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant ; lorsque je suis devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant. Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face-à-face ».

6. Finalement, Danto [1985, chap.8] discute « les phrases narratives », qu'il définit comme des classes de phrases qui se réfèrent à deux points dans le temps plutôt qu'un. Je prolonge ici son point de vue afin de conceptualiser de manière plus générale et je conçois le *turning point*, comme concept, recourant de manière inhérente à deux points dans le temps.

Notons que le caractère « narratif » des *turning points* apparaît aussi nettement dans les méthodes quantitatives basées sur les variables que dans les méthodes qualitatives basées sur les cas. Si l'on pouvait identifier les *turning points* quantitatifs avec seulement une référence au passé et au présent immédiat, des algorithmes qui pourraient localiser des *turning points* auraient raison des marchés financiers. C'est précisément le « caractère rétrospectif » des *turning points* – leur définition en termes de futur aussi bien qu'en termes de passé et présent – qui interdit une telle prévision.

Partant de cette qualité narrative, nous pouvons reformuler et généraliser notre concept de *turning point* pour y inclure de simples « inflexions » de la courbe. Ce qui définit un *turning point* en tant que tel est le fait que l'inflexion dont il est le siège contraste avec la relative rectitude extérieure (avant et après). Aussi, comme dans la figure 2A, il n'y a pas nécessairement besoin d'un changement de signe. Ce qui importe est la rupture d'une tendance à pente douce par une inflexion qui par comparaison est assez abrupte. Remarquons que l'on a du mal à penser qu'une courbe dont la pente change lentement (comme celle de la figure 2B) comporte bien un *turning point*, alors qu'il entraîne à l'évidence des changements sur un long terme.

FIGURE 2



Le même concept de *turning point* apparaît si nous pensons la réalité comme discrète et catégorielle plutôt que comme continue et numérique. Dans cette perspective, nous imaginons les processus sociaux comme des processus de Markov. Imaginons un processus simple qui passe par différents états, chaque mutation étant déterminée de façon probabiliste par la dernière localisation.

Par exemple supposons un processus qui prend les valeurs 0 et 1, tel que dans 95 % des cas l'étape suivante consiste en la répétition de la dernière valeur. C'est un processus de Markov avec la matrice de transition.

		Après	
		0	1
Avant	0	.95	.05
	1	.05	.95

Un tel processus produira de longues périodes (d'une longueur moyenne de 15) de 0 et de 1. Les *turning points* seront les rares événements en diagonale qui conduisent à changer la valeur en cours. De temps en temps, il y aura des *turning points* qui se répètent rapidement (pour une séquence de 6 éléments, et avec les mêmes probabilités, il y a seulement 3 chances sur 100 de voir deux *turning points* au cours de la séquence). Mais la plupart du temps, les *turning points* seront rares et clairement évidents.

On peut généraliser cet exemple en imaginant un espace d'états beaucoup plus large avec, en son sein, des groupements, des agrégats d'états distincts, ces agrégats constituant des zones de l'espace dans lesquelles le processus évolue de manière aléatoire et occasionnellement saute d'une zone à l'autre. Dans ce cas, la matrice de transition markovienne sera faite de blocs sur la diagonale avec des sous-matrices de probabilités importantes sur la diagonale et des sous-matrices creuses hors de la diagonale.

Cette formulation markovienne suggère que les *turning points* sont associés à ce que Simon appelle « la quasi-décomposabilité » [Simon, 1969, p. 99 et suivantes]. Par système quasi-décomposable, il entend un système dont les parties peuvent être pensées de manière plus ou moins indépendante.

De la même manière, un processus a pu connaître des *turning points* parce qu'il présente des sous-processus réguliers entre lesquels on ne passe que rarement. Ces rares passages sont ce que nous appelons *turning points*. Dans cette perspective, les *turning points* sont de second niveau : ils gouvernent les changements entre différents régimes de premier niveau, qui peuvent être dans une certaine mesure considérés en soi. Ainsi, une longue carrière pourrait être « quasi-décomposée » en différentes trajectoires qui la constituent.

Si on le formule dans le registre du continu, les *turning points* séparent des chemins bien tracés et relativement rectilignes par des moments relativement abrupts produisant un changement de direction. Si on le formule dans le registre du discret, les *turning points* sont ces transitions rares qui font passer d'un régime de probabilités à un autre. Ces formulations sont toutes deux directement associées à des thèmes traditionnels de la littérature

sur le parcours de vie. Les avants et après relativement rectilignes sont les trajectoires, qui sont liées entre elles par des « *turning points* » relativement abrupts. Ce sont des régimes stables séparés par des transitions rares<sup>7</sup>.

Bien que la littérature sur les parcours de vie nous amène à nous focaliser sur la succession de trajectoires individuelles, il est cependant important d'avoir une vue d'ensemble de la structure sociale qui est impliquée par (ou sous-jacente à) cette conception des *turning points*. Les configurations dont on a parlé jusque-là suggèrent une structure sociale dans laquelle il existe de multiples trajectoires d'un certain type et le parcours de vie consiste pour un individu en particulier à tenter de se connecter à ces trajectoires, selon une séquence raisonnable. Les vies des individus suivent ordinairement un cours régulier, mais à certains moments des chocs externes et internes font qu'un individu va sauter dans une autre de ces trajectoires régulières.

Ce schéma s'applique très bien, par exemple, aux carrières des élites. Une fois que l'on entre dans une Grande école ou dans un troisième cycle d'université, on entre dans une trajectoire stable qui va des premiers cours jusqu'aux examens et au travail de thèse. Le troisième cycle à l'université ou les grandes écoles constitue une trajectoire fortement coercitive, avec des variations internes mineures, bien sûr, mais également une énorme inertie. Mais cette trajectoire est suivie d'un *turning point* tout à fait chaotique : l'entrée sur le marché du travail par laquelle l'étudiant diplômé se retrouve sur une nouvelle trajectoire plus ou moins stable, un poste d'assistant, de contractuel en recherche, un post-doc, ou un emploi en dehors de la spécialité. La carrière se présente comme la connexion d'une suite de trajectoires à forte inertie dans un parcours de vie<sup>8</sup>.

D'un point de vue théorique, ce qui est important ici, c'est le caractère inertiel et historiquement construit des trajectoires. Il y a des épisodes de la vie qui présentent des capacités d'autorégénération et d'autoreproduction. De tels épisodes sont largement programmés dans nos institutions sociales : dans les grandes écoles ou dans les 3<sup>e</sup> cycles universitaires,

7. La différence entre les trajectoires et les *turning points* n'est pas si rigoureuse en pratique. Chaque trajectoire comprend peu de tournants de même que les tournants quand ils durent peuvent comprendre quelques trajectoires. Cette interpénétration fractale rend l'identification difficile. Le problème des processus hiérarchiquement imbriqués qui donne lieu par définition à cette interpénétration sera examiné ci-dessous.

8. Il n'est pas nécessaire de supposer que les carrières d'élites les plus réussies soient celles qui accrochent ensemble toutes les trajectoires les plus élitistes. Il se pourrait bien que l'argument de Padgett-Leiffer d'une action robuste s'applique ici [Padgett et Ancell, 1993 ; Leiffer, 1988]. L'individu qui représente le sommet de l'élite pourrait être celui qui maintient le plus grand nombre de trajectoires ultérieures possibles dans lesquelles il/elle pourrait s'insérer de la même façon que l'acteur le plus puissant est celui dont les actions sont les moins prédictibles et les moins déterminées possible.

dans les marchés de travail internes, ou encore, de façon plus surprenante, dans une institution comme le mariage. Ainsi, de cette conception des *turning points* émerge une image implicite du processus social comme comprenant des trajectoires programmées et à forte inertie, dont le nombre et l'attractivité sont bien définis. En réalité, on pourrait faire l'hypothèse qu'aux extrêmes du spectre social ces contraintes sont relativement fortes. Il n'y a que quelques carrières possibles pour un grand chanteur d'opéra et ces carrières existent indépendamment des voix qui vont émerger et être « découvertes » à une époque donnée. Comment les trajectoires seront effectivement pourvues renvoie de manière largement arbitraire aux questions : quelles sont les trajectoires ouvertes et qui est prêt à s'y engager et quand ? À l'autre extrême de l'échelle sociale, le fameux travail d'Erikson [1966] sur la déviance montre qu'il existe des trajectoires de déviants présentant une inertie similaire, et auxquelles finissent par se raccrocher les vies d'un certain nombre de personnes même si cet accrochage est plus ou moins aléatoire par rapport à leur propre expérience antérieure.

En résumé, cette conceptualisation des *turning points* apparaît étroitement associée à une conception structuraliste de la vie sociale, l'accent étant mis sur les contraintes et les places à pourvoir, les disponibilités et les occasions.

Mais cette reconnaissance du caractère structural des *turning points* ne devrait pas nous cacher la nature des expériences individuelles que les acteurs ont de ces *turning points*. Il y a pour les acteurs une curieuse inversion entre « la causalité » et « l'explication » dans le modèle « trajectoires-*turning points* » des carrières ou des parcours de vie. Du point de vue de l'acteur qui passe d'une trajectoire à une autre, les périodes « régulières » de la trajectoire sont loin d'avoir des conséquences aussi importantes que les périodes « aléatoires » des *turning points*. Les phases que l'on peut comprendre causalement semblent moins importantes que les phases qui sont incompréhensibles d'un point de vue causal. Ce paradoxe mérite d'être élucidé.

Ce qui fait qu'une trajectoire est une trajectoire c'est son caractère d'inertie, cette capacité à supporter une grande quantité de variations mineures sans aucun changement notable de direction ou de régime. Les trajectoires sont les trajectoires précisément en raison de ce que nous pourrions appeler la stabilité de leur caractère aléatoire, leur caractère causal, en particulier leur caractère compréhensible sous-tendu par l'image de cause implicite telle qu'elle a cours dans les analyses de régression. Leur inertie se traduit en paramètres causaux stables mais localisés.

C'est ainsi que les trajectoires pourraient être appelées « narrations principales » dans le sens où Hughes [1945] parle de « statuts principaux ».

De la même façon qu'un statut principal comme la race l'emporte sur des statuts subordonnés comme la profession occupée, au point de les éliminer dans une simple comparaison, une narration principale serait un processus social englobant qui a la capacité de contraindre les processus qui le constituent, et de les empêcher véritablement d'engendrer des configurations qui menaceraient sa cohésion. C'est cette caractéristique coercitive qui fait des trajectoires des narrations principales.

Par contraste, les *turning points* donnent lieu à des conséquences plus importantes que les trajectoires précisément parce qu'ils génèrent des changements de direction ou de régime, et qu'ils le font de manière déterminante. Nous avons tendance à penser ces *turning points* comme « abrupts » et « chaotiques », et d'ailleurs ils nous apparaissent comme *turning points* parce qu'ils se présentent comme des irrégularités dans ce qui était jusque-là une trajectoire ou un régime stable. Mais en fait ils sont des lieux essentiels dans la détermination de la structure générale du parcours de vie ou de la carrière professionnelle parce qu'ils en modifient les paramètres. Ainsi, ironiquement, les trajectoires sont des périodes au cours desquelles on pourrait s'attendre à ce que les modélisations statistiques parviennent à anticiper le devenir, parce que dans un sens c'est la définition même de la trajectoire. Mais les *turning points*, précisément parce qu'ils entraînent des changements fondamentaux, ne seront pas mis en évidence par des méthodes qui visent à découvrir des régimes.

Le concept de *turning point* tel qu'il a été défini jusque-là peut être généralisé. On pourrait assouplir les suppositions concernant la nature des trajectoires de chaque côté du *turning point* en permettant à l'une ou à l'autre d'être un processus aléatoire plutôt qu'une trajectoire fixe. (Ce qui revient à dire selon les termes de la toute précédente discussion, que l'une ou l'autre des trajectoires pourrait être une période pendant laquelle les modèles causaux ne seraient d'aucune aide pour prévoir le devenir). Dans cette situation, le *turning point* devient soit un « *turning point* convergent » si le mouvement va d'une trajectoire aléatoire à une trajectoire directionnelle et orientée, soit un « *turning point* aléatoire » si le mouvement va d'une trajectoire stable vers une trajectoire aléatoire.

Les *turning points* convergents et les *turning points* aléatoires sont très importants dans l'étude des parcours de vie. Avec Sampson et Laub [1993] on voit, par exemple, que pour les délinquants juvéniles, de nombreux *turning points* cruciaux conduisant à un « comportement adapté » sont des *turning points* convergents : ils font sortir les individus de trajectoires erratiques – faites de délinquance occasionnelle, d'expériences de travail diverses, de prises en charge successives par des dispositifs sociaux et des réseaux d'amitié – vers des trajectoires stables organisées autour d'un travail, d'un conjoint, d'un style de vie.

Un certain nombre d'auteurs ont étudié les *turning points* convergents dont les résultats sont fonction de la séquence spécifique ou du type d'événements qui ont lieu au sein du *turning point*. Ainsi, la contribution de Thrasher [1927, p. 56] sur l'histoire des gangs montre comment un ensemble de forces combinées amène un groupe à devenir un gang, lequel va connaître un certain nombre de *turning points* qui auront des effets variés suivant la nature des événements qui les constituent. Aussi est-il important d'ajouter à ces concepts de *turning point* convergent ou aléatoire celui de *turning point* contingent, un *turning point* dont l'issue dépend de la séquence de ses événements internes.

Après avoir caractérisé les *turning points* classiques, les *turning points* entre les trajectoires, aussi bien que les *turning points* convergents, aléatoires, et contingents, nous pouvons maintenant réfléchir brièvement à la question des problèmes empiriques d'identification des *turning points* dans le processus social. Dans le sens le plus simple – quand nous ne sommes pas en présence de changements soudains (figure 1B) – l'observation des signes suffit. Mais dans le cadre conceptuel plus large qui est esquissé ici, le problème est d'établir une sorte de fenêtre mobile qui pourrait à la fois évaluer le degré de « trajectorité » dans une trajectoire actuellement en cours et la « direction » dans toute trajectoire existante. Dans un sens plus large qui est celui que l'on a proposé plus haut, la « trajectorité » renvoie à une forme particulière de régime causal : une pente continue, un ensemble constant de probabilités de transitions, un ensemble stable de coefficients de régression. D'un autre côté, les *turning points* sont mis en évidence par des régimes internes chaotiques : des courbes aux pentes variées, des transitions irrégulières, des régressions non significatives [Griffin et Isaac, 1992]. Un vrai *turning point*, par opposition à une simple séquence aléatoire, a une qualité supplémentaire, à savoir que les trajectoires qu'il sépare diffèrent l'une de l'autre en direction (pente, probabilité de transition, caractère de régression) ou en nature (par exemple l'une est « trajectorielle », l'autre est aléatoire).

Rappelons que ni le début ni la fin d'un *turning point* ne peuvent être définis tant qu'il ne s'est pas déroulé complètement dans la mesure où c'est la naissance et l'installation d'une nouvelle trajectoire (ou le constat que le caractère aléatoire est durable dans le cas de *turning points* aléatoires) qui définit le *turning point* en lui-même. Ce qui signifie que l'analyse des *turning points* ne peut faire sens qu'après les faits, quand une nouvelle trajectoire ou un nouvel état du système est clairement établi. C'est cette qualité qui fait que la stratégie de la fenêtre mobile pour identifier les *turning points* est à la fois faisable et nécessaire.

#### PROCESSUS, INSTANT ET DURÉE DANS LES *TURNING POINTS*

Cependant, la littérature sur les parcours de vie a souvent défendu une conception plus large et moins stricte des *turning points*. Les auteurs de ce courant ont souvent défini les *turning points* comme des « processus ». Ainsi Hareven et Masaoka [1988, p. 274] écrivent :

Toute transition est un *turning point* potentiel. Sous certaines conditions, les transitions sont perçues et ressenties comme des *turning points* dans le parcours de vie, comme des processus qui continuent d'avoir, sous des formes variées, une influence sur les événements ultérieurs [...] Un *turning point* n'est pas un événement isolé de courte durée. Il n'a pas non plus pour conséquence le passage instantané d'une phase à une autre. Un *turning point* est un processus qui entraîne l'altération du cours de la vie, une « correction du cours ». Du coup, un *turning point* demande certaines stratégies et certains choix.

Plusieurs aspects sont dignes d'attention dans cette définition. Tout d'abord, elle est conforme à l'idée selon laquelle les *turning points* sont des événements intrinsèquement narratifs, qui ne sont définis comme ayant eu lieu qu'une fois observé ce qui s'est passé après. Par exemple les « transitions » – qui dans la littérature sur les parcours de vie désignent des changements de vie définis de façon normative, comme le fait de se marier ou bien celui d'obtenir un premier emploi – peuvent être parfois définies *a posteriori* comme des *turning points* du fait du flux d'événements qu'elles ont produits.

Ensuite, cette définition considère les *turning points* comme subjectifs au moins dans une certaine mesure. De fait, la suite de l'article de Hareven et Masaoka, comme d'ailleurs l'essentiel de la littérature sur les parcours de vie, définit comme *turning points* ces événements particuliers qui sont définis comme tels par les répondants eux-mêmes, quel que soit le recul pris. Si je ne conteste pas le fait que la réécriture de sa propre biographie soit un aspect important des *turning points* pour l'expérience empirique personnelle, je ne considère pas cependant que ce travail interprétatif rétrospectif soit nécessaire. Le travail de définition d'un moment antérieur comme un *turning point* peut tout aussi bien être accompli par un fait social (comme avec le concept d'« inversion de tendance » des économistes) que par une conscience humaine donatrice de sens.

Mais surtout, cette définition affirme que les *turning points* « sont » des processus et que, en tant que tels, ils ont une certaine durée. Ce constat que les *turning points* sont des processus me semble une version un peu confuse de l'idée que le *turning point* est un concept narratif<sup>9</sup>. Pourtant,

9. Dans le passage cité plus haut, comme dans d'autres écrits sur le parcours de vie, le *turning point* devient si étendu dans le temps qu'il n'est plus du tout un point, mais simplement un nom pour désigner le fait qu'un changement a eu lieu au cours d'une longue période, incluant ainsi

l'idée que les *turning points* ont une durée est tout à fait importante. La discussion ci-dessus indique qu'un *turning point* est toujours relativement petit comparé aux trajectoires qui l'entourent, qui sont plus longues (et en règle générale plus uniformes). En même temps, la notion de *turning point* développée ici présuppose qu'ils ont en fait une extension dans le temps. Si l'on adhère à une théorie causale du monde social, de quelque espèce qu'elle soit, il me semble nécessaire de supposer cette durée. Sans elle, on en viendrait à affirmer que le processus social pourrait parfois prendre de nouvelles directions de façon instantanée. Mais dans ce cas, il n'y aurait en quelque sorte pas de source du changement. Il émergerait simplement *ex nihilo*.

Mais la question de l'« instant » se pose de fait même si l'on admet des *turning points* ayant une durée finie. Il reste en effet à se demander comment délimiter ces *turning points* : ils doivent bien avoir un commencement. Ce commencement peut être lui-même soit instantané soit étendu dans le temps, et s'il est étendu dans le temps, il doit avoir lui-même un commencement, et ainsi de suite. La logique éléatique nous oblige à poser un commencement instantané à quelque chose (c'est-à-dire le commencement du commencement du commencement d'un *turning point*...) et nous interdit d'échapper à la question : comment le changement commence-t-il ?

Dans la pratique empirique, bien sûr, nous nous attendons à ce que les débuts d'un *turning point* soient confus. Le *turning point* de la figure 2A par exemple, serait très difficile à délimiter si l'ensemble de la courbe était dotée (de façon réaliste) d'une variabilité à haute-fréquence. Mais si la réalité pratique présente un caractère confus, nous n'en avons pas moins besoin d'une explication philosophique à la question : comment un changement instantané se produit-il au sein d'un certain régime sous-jacent (notons que ces questions se posent tout autant à propos du terme des *turning points* qu'à propos de leur commencement.) ?

Du coup, la conception large du *turning point* et de sa durée qui est celle de la littérature sur les histoires de vie, conduit à se demander comment les *turning points* ou leurs commencements peuvent être instantanés. Un problème corrélatif se pose si nous tentons de penser les *turning points* dans le contexte des « modèles de choix ». Dans un « modèle de choix », on conçoit l'expérience de l'acteur comme une suite ininterrompue d'embranchements. À chaque instant, l'acteur doit choisir a ou b, puis en fonction

la situation décrite dans la figure 2B, tout autant que des *turning points* relativement abrupts comme celui de la figure 2A. Il me semble préférable de distinguer ces différentes situations et il est en fait important d'avoir un concept propre de *turning point* plutôt que simplement de changement, de causalité ou de succession, toutes choses qui recouvriraient un *turning point* du type évoqué plus haut, c'est-à-dire extrêmement graduel. Pour un exemple empirique utilisant ce type de définition large [Pickles et Rutter, 1991, p. 134].

de ce premier choix, a1 plutôt que a2, b1 plutôt que b2. Ce modèle des embranchements de choix apparaît comme un modèle instant-après-instant. Mais en même temps, la nature logique du concept de *turning point* – son caractère narratif – semble interdire le pas à pas markovien qui est implicite dans ces modèles d'embranchements, dans la mesure où dans ces modèles, les choix ne sont définis qu'en référence au moment même de la décision. Un choix est fait en fonction d'un certain futur attendu, et pas du tout en fonction de la connaissance du fait que ce choix se révélera être un *turning point* ou pas<sup>10</sup>.

Mais il y a une seconde difficulté. Dans un « modèle de choix », les individus sont constamment face à des décisions à prendre ; les uns font tel choix, les autres tel autre. En ce sens, l'expérience des individus semble devenir de plus en plus singulière, de plus en plus spécifique, au fur et à mesure que le temps passe. Les vies sont comme des systèmes dendritiques qui commencent par de simples racines et qui se développent le long de voies qui offrent toujours plus de possibilités vers le haut que vers le bas ; le choix est toujours dans l'avenir et entraîne plus de choses différentes que ne le fait le passé mort.

Or, le concept de trajectoire défendu ici conteste ce modèle de prolifération généralisée, parce que, dans sa forme forte, il imagine un monde de trajectoires socialement construites et structurées, liées entre elles par des *turning points* occasionnels : autrement dit, un réseau dans le temps. Le processus social est fait de générations de trajectoires qui se chevauchent, liées à des trajectoires passées et futures par des *turning points*, ce qui se solde par des séquences (c'est-à-dire des carrières) du type « trajectoire a, *turning point* 1, trajectoire b, *turning point* 2, trajectoire c », et ainsi de suite. Un tel processus n'est pas plus ouvert et complexe vers le haut qu'il ne l'est vers le bas, parce qu'il y a toujours à peu près le même nombre de trajectoires en cours dans l'ensemble du système et que chaque individu est soit sur une trajectoire, soit à un *turning point*. La seule question est de savoir qui est accroché à quoi. C'est-à-dire que le modèle « trajectoire-*turning point* » défendu ici est un modèle structural, de niveau macrosocial, tandis que le « modèle de choix » suppose un monde purement individuel dont la seule structure « sociale » est quelque chose comme un « marché de compensation », et non pas une structure ayant des effets contraignants.

10. Un aspect des *turning points* qui n'est pas examiné plus avant ici est celui de l'irrévocabilité. J'ai simplement mentionné le concept de « point de non-retour » à propos de mes commentaires sur l'article de Goldthorpe. Mais il existe un grand nombre de types d'événements-seuils qui pourraient être interprétés avec profit dans le cadre d'un modèle d'embranchement. Faire le choix de connaître le sexe d'un nouveau-né en est un exemple. Une fois connu, le fait ne peut plus être non-connu.



Il y a deux réponses à cette question de l'embranchement et de la prolifération de futurs possibles. La première consiste à voir que, de la même façon que les choix potentiels prolifèrent vers le haut, les antécédents potentiels prolifèrent vers le bas. Les choix individuels peuvent avoir de plus en plus de descendants possibles à chaque génération. Mais à l'inverse une trajectoire donnée peut avoir été liée (par un *turning point*) à plusieurs trajectoires individuelles antérieures, et chacune d'entre elles à leur tour à plusieurs trajectoires de la génération précédente. Les systèmes dendritiques vont donc dans les deux directions, et nous nous intéressons à l'un ou à l'autre selon que nous observons le système du point de vue de l'individu vivant dans le futur ou de la trajectoire qui se trouve avoir un certain occupant.

Mais la deuxième réponse est la plus importante. Le choix n'est pas un acte isolé, mais bien plutôt un acte accompli dans le contexte des choix qui sont faits par une multitude d'autres. Dans la mesure où les trajectoires sont contraintes à l'échelle du système dans son ensemble, tout individu entrant à un instant donné dans un *turning point*, est face au même ensemble limité de trajectoires possibles. Seul un réseau est possible, pas un système en prolifération.

Cela dit, la prolifération apparente des avenir n'est que le problème secondaire que soulève le « modèle du choix ». Reste le problème le plus important, celui de l'instantanéité, qui est soulevé tout autant, comme je l'ai déjà noté, par la durée des *turning points*. La question, je le répète, est : comment le changement commence-t-il ? En particulier, si les *turning points* sont l'incarnation ou le processus prolongé du changement, comment commencent-ils ? Ce commencement doit prendre place à un certain moment, et pourtant il semblerait, étant donné les conceptions que nous avons de la causalité, qu'un instant ne peut pas être le lieu de la production d'un changement qui dure. De la même façon, dans la mesure où les processus de choix ont lieu instant après instant, on ne voit pas trop comment ils peuvent donner naissance à des *turning points*, puisque nous avons défini les *turning points* comme nécessitant la référence à deux points du temps et non à un seul.

Une réponse simple à cette énigme consiste à reléguer les *turning points* au règne du subjectif, et de voir en eux des rationalisations *a posteriori* des choix. Ce serait le point de vue de la plupart des théoriciens du choix rationnel ; mais ce point de vue présente l'inconvénient d'être impuissant à expliquer ceux des *turning points* qui ne sont pas le produit d'une telle interprétation, par exemple les *turning points* dans le prix des actions ou autre. Le prix des actions peut bien sûr être réduit à une agrégation de choix individuels, mais les changements de l'ensemble des préférences d'un individu ne peuvent pas, eux, être réduits. La relégation des *turning*

*points* au règne du subjectif ne fonctionne pas, même s'il est clair, comme je l'ai noté plus haut, que les *turning points* sont des concepts centraux dans les réinterprétations subjectives du passé.

Une réponse plus efficace consiste à aborder le problème de la façon dont la physique newtonienne a abordé celui du paradoxe de la flèche de Zénon. Nous ne pouvons pas savoir, en regardant la flèche à un instant  $t$ , si elle est ou non en mouvement. Mais il se trouve que certaines flèches sont en mouvement et d'autres non ; c'est le passage du temps qui permet de les distinguer. Cette réponse a bien fonctionné pour Newton. Il a traité du mouvement en décidant de ne pas l'expliquer mais plutôt de le prendre comme un fait premier et de mettre en évidence les régularités fondamentales dans lesquelles il est impliqué ( $F = ma$  ne dit rien quant à l'ordre des causes, c'est une assertion purement descriptive). Mais cette stratégie recule devant la question fondamentale de l'explication ; elle suggère que nous admettions simplement l'existence des *turning points* comme Newton admettait le mouvement.

Mais la réponse de Newton à la question d'Aristote suggère bien un moyen d'approcher l'explication. Nous devons admettre que le changement est l'état normal des choses. Le monde social change et se réforme lui-même sans arrêt. Certes, une grande partie du monde social se re-produit sans cesse et du coup apparaît comme immobile. Mais ce n'est qu'une simple apparence. Il s'agit en fait d'une re-production pas d'une permanence. C'est une raison pratique qui nous conduit à faire cette supposition : il est possible d'expliquer la reproduction comme un phénomène qui est produit, parfois, par le changement perpétuel ; il est en revanche impossible d'expliquer le changement comme un phénomène qui serait produit, parfois, par un état de stase perpétuel.

En faisant du changement notre constante, nous changeons également ce qu'il nous faut expliquer. Il devient désormais nécessaire de rendre raison de la reproduction, de la constance, de la qualité d'être une chose, et non plus du développement et du changement. Je ne peux pas développer une théorie complète ici, mais je peux en donner des aperçus à propos de ceux de ses aspects qui sont logiquement nécessaires pour rendre compte des *turning points* [Abbott, 2001, chap. 7 et 9].

Il convient de se représenter les parties de la structure sociale qui se re-produisent (ou qui restent « constantes ») comme constituées de réseaux de relations entre acteurs sociaux (elles sont faites de relations sociales entre acteurs parce que, au sens le plus simple, c'est tout ce qui existe dans le monde social. Et ce sont des réseaux parce que l'occurrence commune de ces relations implique l'existence). Certains de ces réseaux de relations engagent de nombreux acteurs, d'autres un tout petit nombre. Certains sont compacts, d'autres peu denses. Tous sont constitués par les actions

des acteurs dans le présent. Par exemple, une université est produite par le fait que des centaines de personnes se rendent quotidiennement dans un ensemble de bâtiments pour y parler et y agir d'une certaine façon. Une grande latitude dans les variations individuelles de ces façons d'agir reste compatible avec la permanence de cette chose que l'on appelle une université. Il y a ainsi une capacité de résistance de la structure qui la rend relativement insensible, imperméable à une grande variation dans les pratiques d'enseignements, dans les façons d'être étudiant, etc. (il ne s'agit pas de discuter ici de ce qui produit cette capacité de résistance, ce qui m'entraînerait au-delà de mon sujet).

Le fait que ce réseau d'actions prend toujours place dans le présent est un point crucial. Les théoriciens du choix et leurs ancêtres, les pragmatistes, ont raison d'affirmer que le passé n'existe pas, qu'il est mort et enterré [Mead, 1932 ; Abbott, 2001, chap. 7]. La totalité de son influence sur le présent passe par la structuration qu'il opère du passé immédiat. La structure sociale est continuellement re-mise en acte par des acteurs qui font des choses avec d'autres. Ils peuvent faire ces choses pour différentes raisons : par habitude, par calcul rationnel, par engagement irrationnel, etc. Cependant tout ce qui existe dans le processus social, est, à chaque instant, la totalité temporaire de ces actions et les configurations encadrées que ses actions créent en connectant (ou en déconnectant) des multitudes d'acteurs par des myriades de relations relevant de centaines de types.

Il convient de noter que chaque action singulière a immédiatement un effet sur ces structures en réseau. Il n'y a pas d'action qui n'accomplirait qu'une seule chose (ça a été la grande erreur de la théorie du rôle que d'avoir cru cela, comme celle des versions les plus simples de la théorie du choix rationnel). En écrivant l'article que vous avez entre les mains, je fais tout à la fois avancer ma carrière (du moins je le présume), associer mon propre département à certains courants de pensée, je contribue à faire identifier mon université à certaines positions intellectuelles, je crée de la concurrence avec certains de mes collègues, je donne du travail à des éditeurs... La liste est sans fin... Ce ne sont pas simplement des scénarios alternatifs. C'est la multiplicité réelle de l'action. En faisant de nombreuses choses à la fois, chaque action connecte de nouveau entre elles des structures existantes, en déconnecte d'autres, et crée des structures inconnues jusque-là. Ces « structures » ne doivent pas être réifiées en « choses » ; elles sont simplement des configurations de relations (des réseaux de connexions) qui réapparaîtront probablement à la prochaine itération du processus social.

À un instant donné, les structures présentent un certain agencement : le réseau total constitué par elles. Certaines parties de ce réseau sont « quasi décomposables », selon les termes de Simon, et on peut les isoler. D'autres sont intimement entremêlées. Étant donné les agencements divers des

différents réseaux, il doit inévitablement exister certaines conjonctures particulièrement essentielles. Par « conjonctures particulièrement essentielles », j'entends des moments où l'action peut créer des ponts riches de conséquences en faisant ou défaisant des liens entre de nombreux réseaux, avec pour conséquence un réagencement immédiat de l'ensemble de la configuration des structures en réseaux. La « structure » contient des agencements qui font que certaines actions ou certains événements ont des conséquences particulièrement importantes. Ainsi, étant données les « structures » qui constituent le dix-huitième siècle londonien, la folie d'un indigent pris au hasard ne fait aucune différence ; en revanche les accès de folie dont George III était sujet constituent des faits beaucoup plus significatifs. On peut assimiler les « conjonctures essentielles » à des agencements de pièces dans une serrure ; si l'action produit le bon agencement de ces pièces, elle devient la clé qui ouvre, l'agent d'un avantage ou d'un désavantage soudain.

Comme je l'ai déjà noté, toutes les parties de ces structures ne sont pas identiques, et elles sont en outre plus ou moins décomposables par d'autres. En particulier, certaines parties sont agencées de telle sorte qu'il est très difficile de les déconnecter, qu'il est très difficile d'empêcher qu'elles se re-produisent. Elles ont pu acquérir cette propriété pour un ensemble de raisons : du fait de leur extension, de leur caractère redondant, de leur absence de connexion avec d'autres structures, etc. Dans le langage de Braudel, ces parties du réseau de relations qui durent, qui résistent, constituent les *structures* : des agencements de longue durée (nous les qualifions souvent de « sous-jacentes », mais ceci implique une hiérarchie qui n'est pas inhérente à ces structures durables ; elles peuvent tout aussi bien être « petites » que « grandes »). En termes macropolitiques, des exemples de telles structures durables pourraient être les modes de production ou bien les régimes de nationalité. Dans les études sur les parcours de vie, ce pourrait être le « caractère personnel ». Dire d'elles qu'elles sont durables signifie simplement qu'il est difficile de les déconnecter, qu'il est difficile d'empêcher leur reproduction même si l'on entreprend consciemment d'y mettre un terme. Souvent cette difficulté vient de ce que les structures durables sont une agrégation d'autres structures moins durables ou de structures locales qui constituent des réservoirs de redondance permettant, et même souvent renforçant la reproduction, même face à un effort concerté pour l'empêcher. La hiérarchie est souvent impliquée dans la reproduction, mais, comme je l'ai noté plus haut, elle n'en est pas une condition nécessaire.

Cependant la hiérarchie crée une version particulière de la « conjoncture essentielle ». Dans la mesure où toutes les structures sont sans cesse remises en acte, il peut arriver de temps en temps que plusieurs structures locales, formant les parties d'une plus grande, soient simultanément déconnectées

et que leur reproduction soit empêchée. Ceci laisse une ouverture pour l'action, une nouvelle conjoncture, qui pourrait réagencer leurs parties constituantes d'une nouvelle façon. Si un acteur opère cette action, il peut en résulter un *turning point* mineur, la structure plus large restant elle invulnérable. Mais parfois, ce *turning point* mineur peut être en phase avec d'autres *turning points* mineurs, ce qui peut produire une ouverture au niveau de la structure englobante. Nous avons alors un *turning point* majeur potentiel, par lequel le régime général dans son ensemble peut changer si du moins l'action adéquate est accomplie. Mais dans la mesure précisément où toute reproduction repose sur une action continue, le *turning point* majeur ne devient effectif que si l'action qui le produit comme tel est effectivement accomplie. Beaucoup de révolutions potentielles échouent par manque de tentatives, comme beaucoup de révolutions tentées échouent par manque d'opportunité structurale.

En résumé, c'est la nature des structures – en partie interreliées les unes aux autres, en partie hiérarchiques – qui crée la possibilité d'un changement soudain à l'intérieur de ce qui semble pourtant très stable. Le mystère de cette soudaineté tient en fait au caractère purement apparent de stabilité antérieure. Le changement est la nature normale des choses, mais les effets de l'habitude et de l'éducation, dans le contexte de structures en réseau, font qu'un nombre substantiel de réseaux de relations sociales se reproduisent eux-mêmes, ce qui nous conduit à les désigner sous le nom de « structures à grande échelle » (mon propos consiste à dire que cette reproduction, et rien d'autre, est la caractéristique même qui définit ces structures). Mais dans la mesure où les structures consistent toujours en un certain arrangement, et puisque cet arrangement est sans cesse remis en acte par les acteurs, la possibilité existe toujours qu'une certaine configuration d'actions mette la clé dans la serrure et qu'un *turning point* majeur apparaisse.

En conséquence, la réponse à la question de l'instantanéité est que le processus social est *toujours* instantané. Les instants – ces étapes momentanées du dialogue entre le passé immédiat, le présent et le futur immédiat – sont tout ce qui existe. Le monde est markovien. Mais le passé est encodé dans le présent sous la forme d'agencements de connexions que nous appelons structures. La production du prochain moment de la vie sociale se fait sur la base produite par cette structure. Et les agencements de structures laissent toujours des ouvertures pour des actions, qui, si elles sont ajustées à la situation, peuvent changer assez rapidement la plus durable des structures.

Ce n'est qu'une fois accomplie l'action qui tourne la clé que l'on peut affirmer qu'un *turning point* s'est produit. C'est dans ce dialogue entre possibilité structurale et action que les *turning points* sont définis. Souvent, comme ça a été le cas pour la chute de l'Union soviétique, un système peut

mettre longtemps à se recomposer en structures, une fois que l'action décisive a été accomplie dans un contexte de potentialité d'ouverture structurale. Dans d'autres cas, le retour à la stabilité (le cas échéant à une stabilité d'un nouveau type) peut être rapide. Mais c'est la nécessité d'agir à partir d'une potentialité qui fait des *turning points* des concepts narratifs dans le sens développé plus haut. La possibilité doit émerger avant l'action. La possibilité et l'action constituent ensemble les deux moments nécessaires de la structure narrative d'un *turning point*.

Finalement, cet argument implique que la structure sociale est elle-même la mémoire du processus social. Dans les agencements que l'on appelle structure résident toutes les influences du passé. Bien sûr, l'interprétation ajoute une autre dimension à ceci. La mémoire humaine contient beaucoup du passé et nous agissons toujours sur la base de cette mémoire. Mais même sans elle, le processus social a toujours une mémoire lui aussi. C'est à cette mémoire-là que nous donnons l'étiquette de structure<sup>11</sup>.

#### CONCLUSION

Cet article a établi un certain nombre de propriétés concernant les *turning points*. On a intérêt à mon sens à envisager les *turning points* comme des changements courts entraînant des conséquences, qui opèrent la réorientation d'un processus. Un *turning point* est inévitablement un concept narratif car il ne peut pas être conçu sans qu'une nouvelle réalité ou une nouvelle direction ait été établie, constat qui suppose au moins deux observations à deux moments distincts du temps. Tous les changements soudains ne sont pas nécessairement des *turning points*, mais seulement ceux qui sont suivis d'une période où se manifeste un nouveau régime.

On peut parfois interpréter les *turning points* comme des moments de « second-plan » qui séparent les trajectoires plus uniformes dans lesquels un régime de « premier plan » se déroule. Cependant, il ne faut pas nécessairement concevoir les *turning points* comme organisés et connectés par un processus qui leur serait sous-jacent ou qui les engloberait (selon la métaphore que l'on choisit). Ce peut être simplement des perturbations aléatoires mais majeures ayant lieu dans un parcours de vie. Un acteur individuel, biologique ou social, ressent le parcours de vie comme une

11. En particulier, il n'est pas seulement question de la mémoire humaine du passé à proprement parler, mais également de la difficulté qui tient au fait que le passé peut, littéralement, être réécrit. Le passé peut changer à la suite de nouvelles découvertes ou de nouvelles interprétations. Bien sûr, il ne s'agit pas d'un changement dans le passé lui-même qui affecterait les acteurs, mais d'un changement dans l'interprétation du passé et donc dans les conséquences actuelles de ce passé réinterprété.

séquence de trajectoires liées l'une à l'autre par des *turning points* : trajectoire, *turning point*, trajectoire, *turning point* et ainsi de suite.

Cette conception des *turning points* est associée à une conception structuraliste du processus social. Ce processus est organisé en trajectoires, dont la plupart sont programmées dans des institutions comme l'école, la profession, le mariage, etc. Ces trajectoires sont souvent soumises à des degrés variés de contraintes [Abbott, 1990], depuis la contrainte associée aux positions à pourvoir jusqu'aux contraintes de classe, moins strictes. Les trajectoires ont une inertie forte et peuvent subir des perturbations sérieuses sans changer pour autant, ceci du fait de régimes de causalité internes d'une grande cohérence.

Paradoxalement, les acteurs individuels ressentent les trajectoires, dont la causalité est pourtant intelligible, comme moins importantes et ayant moins de conséquences que les *turning points*, beaucoup moins intelligibles. En vérité, il n'y a pas de raison pour que les *turning points* soient systématiques quant à leurs effets dans des systèmes de positions à pourvoir, fortement contraints, par exemple, ils auront un effet tout à fait aléatoire.

On peut rencontrer de larges périodes d'expérience de non-trajectoire. Dans ces périodes, les événements sont aléatoires ou inexplicables. Les *turning points* qui font entrer dans ou sortir de telles périodes sont appelés respectivement *turning points* aléatoires ou *turning points* convergents. On peut distinguer également les *turning points* dont les conséquences sont déterminées par les événements qui les constituent, que l'on peut appeler *turning points* contingents.

Si le concept de *turning point* est absolument central dans tout processus normal d'autobiographie, il n'est pas du tout nécessaire qu'un *turning point* soit interprété par un sujet pour qu'il soit reconnu comme tel. Certains *turning points* existent en soi, sans qu'il soit besoin de les « découvrir » ou de les « inventer ».

Les *turning points* ont une durée et une étendue. Ils prennent du temps. Ceci découle pour une part de leur caractère intrinsèquement narratif. Néanmoins, ils sont instantanés, au sens où toute la vie sociale est instantanée. Affirmer qu'il peut y avoir du changement instantané suppose une ontologie sociale fondée sur le processus et le changement, ontologie au sein de laquelle la stabilité n'est qu'une apparence. Le statut théorique des *turning points* est mieux fondé si on les considère comme des points où les réseaux de relation encastés qui assurent ordinairement la stabilité, se dissolvent et où le changement permanent, qui est le régime normal de la vie sociale, reprend le dessus. Ceci peut avoir lieu de différentes façons, en particulier dans les processus hiérarchiquement organisés. Un *turning point* majeur peut potentiellement ouvrir un système de la même manière

qu'une clé peut potentiellement ouvrir une serrure. Dans les deux cas, une action est nécessaire pour compléter le *turning point*.

Ainsi, ma théorie des *turning points* participe à une conception d'ensemble de la structure sociale comme mémoire encodée du processus passé. Dans la mesure où, à chaque instant, la structure donnée des relations est tout ce qui existe (je laisse de côté la mémoire humaine pour le moment), toute l'influence du passé passe par la forme que les actions du passé ont donnée à ces relations. La mémoire, bien sûr, fournit un enregistrement symbolique du passé, qui le réinterprète et le réorganise pour en faire un fondement de l'action présente. Mais dans un premier temps, la structure sociale est elle-même mémoire du processus social.

Où cela nous mène-t-il par rapport à la critique de Goldthorpe par laquelle j'avais commencé ? Cet article conteste la position de Goldthorpe sur la question de savoir ce qu'une approche par les variables ferait du monde social s'il était construit selon le modèle présenté ici (par méthodologie, ici, je ne veux pas dire spécifiquement régression, mais plutôt la vision du monde plus large qui lui est implicite, à savoir ce que j'ai appelé quelque part une « réalité linéaire générale ») [Abbott, 2001, chap. 1]. J'ai affirmé que, à l'intérieur des trajectoires, les approches basées sur les variables pouvaient marcher. Cependant, identifier ces trajectoires est une tâche qui relève des approches par les configurations et non par les variables. Et une fois que les *turning points* sont eux-mêmes introduits dans les données à analyser, les méthodes par les variables deviennent moins utiles. Car avec les *turning points*, la contrainte et la contingence jouent un rôle qui prend à contre-pied les présupposés des analyses par les variables. Si le monde est bien fait de *turning points* et de trajectoires, la seule façon de les mettre en évidence est de poursuivre le projet d'un positivisme narratif. Goldthorpe n'y croit pas. Avec tout le respect que je lui dois, je ne suis pas d'accord avec lui [Abbott, 2001, chap. 6].

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABBOTT A. (1990), « Vacancy models for historical data », in *Social Mobility and Social Structure*, Ed. R.I. Breiger, Cambridge University Press, Cambridge, p. 80-102.
- ABBOTT A. (1992a), « From cause to Events », *Sociological Methods and Research*, n° 20, p. 428-455 (repris in ABBOTT [2001, chap. 7]).
- ABBOTT A. (1992b), « What Do Cases Do ? » in RAGIN C. et BECKER H. (dir.), *What is a Case ?*, p. 53-82, Cambridge University Press, Cambridge.
- ABBOTT A. (2001), *Time Matters. On Theory and Method*, University of Chicago Press, Chicago.

- BURHNAM W.D. (1970), *Critical Elections and the Mainspring of America Politics*, Norton, New York.
- CHAFFIN W.W. et THALLEY J.K. (1989), « Diffusion Indexes and a Statistical Test for Predicting Turning Point in Business Cycle », *International Journal of Forecasting*, n° 5, p. 29-36.
- CLUBB J.-M., FLANAGAN W.H. et ZINGALE N.H. (1981), *Party Realignment*, Sage, Beverly Hills.
- COHEN I.B. (1985), *Revolution in Sciences*, Harvard University Press, Cambridge.
- COLLINGWOOD R.G. (1946), *The Idea of History*, Oxford University Press, Oxford.
- DANTO A.C. (1985), *Narration and Knowledge*, Columbia University Press, New York.
- ELDER G.H. (1985), « Perspectives of the Life Course », in ELDER G.H. (dir.) *Life Course Dynamics*, p. 23-49, Cornell University Press, Ithaca.
- ENGELSTAD F. (1997), *Comparative Social Research*, Collection Sciences, Elsevier.
- ERIKSON K. (1966), *Wayward Puritans*, Wiley, New York.
- GOLDTHORPE J. (1997), « Current Issues in Comparative Macrosociology », *Comparative Social Research*, 16, p. 1-26.
- GRIFFIN L.J. et ISAAC L.W. (1992), « Recursive Regression and the Historical Use of Time in Time-Series Analysis of Historical Process », *Historical Methods*, n° 25, p. 166-179.
- HAREVEN T.K. et MASAOKA K. (1988), « Turning point and Transitions », *Journal of Family History*, n° 13, p. 271-289.
- HUGHES E.C. (1945), « Dilemmas and Contradictions of Status », *American Journal of Sociology*, n° 50, p. 353-359 (trad. franç. in HUGHES E.C (1996), *Le Regard sociologique. Textes choisis*, EHESS, Paris).
- HUGHES E.C. (1950) [1971], « Cycles, Turning point and Career », in HUGHES E.C. (dir.) *The Sociological Eye*, Aldine, Chicago, p. 124-131 (trad. franç. in HUGHES E.C (1996), *Le Regard sociologique, op. cit.*
- KEY V.O. (1955), « A Theory of Critical Elections », *Journal of Politics*, n° 17, p. 3-18.
- KUHN T.S. (1970), *The Structure or Scientific Revolution*, University of Chicago Press, Chicago.
- LASSER W. (1985), « The supreme courts in Periods of Realignment », *Journal of Politics*, n° 47, p. 1174-1187.
- LEIFFER E. (1988), « Interaction Prelude to Role-Setting », *American Sociological Review*, n° 53, p. 865-878.
- LIEBERSON S. (1992), *Making it Count*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles.
- LOFTIN C. et WARD S.K. (1981), « Spatial Autocorrelation Models for Galton's Problem », *Behavioral Sciences Research*, n° 16, p. 105-128.
- MEAD G. H. (1932), *The Philosophy of Present*, University of Chicago Press, Chicago.
- O'RAND A.M. et KRECKER M.I. (1990), « Concepts of the Life Cycle », *Annual Review of Sociology*, n° 16, p. 241-262.
- PADGETT J.F. et ANCELL C.K. (1993), « Robust Action and the Rise of the Medici 1400-1434 », *American Journal of Sociology*, n° 98, p. 1259-1319.
- PARK R.E. (1927), *Introduction to the natural History of revolution*, by L.P. Edwards, XV-XIX, University Press of Chicago, Chicago.

- PICKLES A. et RUTTER M. (1991), « Statistical and Conceptual Models of 'Turning Points' in Development Processes », in MAGNUSSON D., BERGMAN I.R., RUDINGER G. et FORESTAD B. (dir.) *Problems and Methods in Longitudinal Research*, Cambridge University Press, Cambridge, p. 133-165.
- SAMPSON R.J. et LAUB J.H. (1993), *Crime in the Making*, Harvard University Press, Cambridge.
- SIMON H.A. (1969), *The Sciences of the artificial*, PIT Press Cambridge
- TAILBESON M.H., (1974), « Distinguishing between Heterogeneity and Randomness in Stochastic Models », *American Sociological Review*, n° 49, p. 398-411.
- THRASHER E.M. (1927), *The Gang*, University Press of Chicago, Chicago.
- ZELLNER A.C., HONG et MIN C.K. (1991), « Forecasting Turning Points in international Growth rates Using Bayesian Exponentially Weighted Autoregression, Time-Varying Parameter, and Pooling Techniques », *Journal of Econometrics*, n° 49, p. 275-304.